

Éric de BEUKELAER

Ne devenons pas des

Prêtre 2.0, ancien porte-parole des évêques de Belgique ou encore chroniqueur dans divers médias, l'Abbé de BEUKELAER n'a de cesse de faire le lien entre des personnes de tous bords. Nourri de l'Évangile, qu'il considère « *pour tout homme comme une Bonne Nouvelle, même si elle n'est pas toujours reçue comme telle* », il reste convaincu que toute rencontre est un enrichissement. Mais cet infatigable communicant invite aussi chacun à (re)trouver des espaces de silence dans un monde de bruit.

Peut-on dire que le point commun entre vos nombreuses activités, c'est la communication, le fait d'aller vers l'autre et de partager votre foi ?

Éric de BEUKELAER : Je pense qu'il y a en chacun une série de potentialités et que la vie, quoi qu'on fasse, nous amène toujours à réaliser une part d'entre elles. Bien avant que la vocation ne me tombe dessus, j'aurais aimé travailler dans le domaine de l'économie politique. Je me voyais comme un facilitateur de projets de développement dans des organisations internationales, mettant les personnes en relation les unes avec les autres.

J'ai eu la chance d'avoir une bourse d'études pour terminer mes humanités dans un *United World College*¹ au Pays de Galles, qui rassemble des garçons et des filles de 16-18 ans. Ces collèges ont été fondés par un pédagogue juif allemand, réfugié en Grande-Bretagne pour fuir le nazisme, animé par l'idée que l'éducation peut aider à un développement harmonieux de la civilisation.

Qu'y avez-vous appris ?

EdB : L'idée de Kurt HAHN était de faire découvrir à une série de jeunes de tous milieux, sélectionnés sur base de différents critères (dont l'enthousiasme pour la découverte), combien nous sommes tous différents et à quel point vivre ensemble est difficile, mais aussi que nous n'avons pas le choix : nous sommes tous sur la même planète, et il est de la responsabilité de chacun de voir ce qu'il fait de cela.

Les étudiants de ces collèges doivent également rendre un service à la communauté. Nous participions à un service de secours en mer. Il y avait là le fils d'un officier israélien et celui d'un réfugié palestinien. On savait que le père de l'un bombardait peut-être le père de l'autre...

Vous imaginez le ton des discussions entre eux ! Mais quand, en plein hiver, l'alarme résonnait et qu'il fallait sauver une vie en mer, ils fondaient côte à côte et agissaient ensemble.

On vous voit fréquemment donner des conférences dans des maisons de la laïcité, à l'ULB, ou encore dans des loges maçonniques...

EdB : On me demande souvent ce que je vais faire là-bas ! D'abord, j'y vais parce qu'on m'invite, mais aussi parce que je considère que toute personne, quelle que soit sa différence de conception, est un enrichissement. J'y vais en ami, mais pas dans une position translucide, je reste ancré dans mon identité de prêtre catholique, avec des accents différents dans la manière de percevoir les choses, mais toujours dans une perspective de communication et d'écoute de celui qui ne pense pas comme moi.

Si Dieu avait voulu être évident, il apparaîtrait au coin de toutes les rues... Ce serait beaucoup plus simple, et on pourrait faire l'économie des curés ! Mais ce n'est pas le cas, et je pense que ça a un sens. Le Dieu auquel je crois intègre le fait que l'homme le cherche librement, et qu'on peut très bien vivre sans adhérer à l'idée qu'il existe.

Une véritable rencontre n'est sans doute possible qu'à condition de ne pas être persuadé qu'on est le seul à détenir la vérité...

EdB : Emmanuel LEVINAS a très bien expliqué que l'humain a tendance à tout mettre en catégories, et à penser les vérités ultimes comme étant de cet ordre : j'ai la vérité, ceux qui sont en dehors de ma catégorie sont dans l'erreur. Ça, c'est la pensée totalitaire, alors que les vérités

ultimes – et Dieu en fait partie – sont de l'ordre de l'infini, et non de la totalité. Il y a sans doute une vérité ultime, quelle qu'elle soit, mais personne ne peut dire : « *Je l'ai !* » On peut dire : « *Cette vérité me tire vers le haut, me fait grandir* ». Celui qui se met à l'école du Christ parcourt un chemin de vérité, mais jamais ne possède LA vérité.

Comment avez-vous pris conscience de votre vocation ?

EdB : J'ai toujours été curieux des questions de sens. Dans le collège du Pays de Galles, je partageais ma chambre avec un jeune Hongrois communiste et athée, un Malaisien musulman et un Sud-Africain protestant. Très vite s'est imposée à moi, de manière très forte, la question de savoir si ce christianisme qu'on m'avait donné était uniquement culturel. Je me suis intéressé au marxisme, au bouddhisme, au judaïsme, à l'islam, etc. Je suis arrivé à la conclusion que tous les grands chemins spirituels ont de la valeur, mais le christianisme est celui qui me « parle » le plus, parce qu'il y a cette idée d'un Dieu qui ne reste pas là-haut, mais qui entre dans l'humanité, s'incarne et choisit la place de la victime.

Mais ça restait très « intellectuel » ?

EdB : Effectivement. Mais pendant mes études de droit, j'ai rencontré un jeune de mon âge qui faisait des études d'ingénieur civil. Très réaliste, il avait aussi une vraie vie de prière, une relation personnelle au Christ. Je voyais que cela apportait une grande paix et une grande authenticité à sa vie. Cela m'a donné envie d'essayer.

Je me mettais en silence devant une croix, près de mon lit, j'essayais de prier... et je me sentais tout à fait idiot. Et puis un jour, j'ai ressenti la présence de Dieu

analphabètes spirituels !

Interview et texte : Marie-Noëlle LOVENFOSSE

et un appel très fort, comme une évidence. Ma vie a basculé en deux jours... Un vrai coup de foudre ! Ça n'empêche ni les doutes, ni les remises en question, mais ce moment-là a été fondamental et a fait sens pour moi. J'ai terminé le droit comme séminariste, puis j'ai poursuivi ma formation pour devenir prêtre.

Vous vous inscrivez dans une grande modernité dans votre manière de communiquer et d'être présent dans la vie publique, que ce soit via votre blog², en tant qu'administrateur de la Fondation Ceci n'est pas une crise³, ou encore au travers de vos livres⁴...

EdB : Les questions de société m'ont toujours intéressé. J'aime communiquer, tout en restant à ma place. Jamais on ne m'entendra me prononcer sur une question partisane de politique. Un prêtre a un devoir de réserve à cet égard, car il est l'homme de tous.

On n'a pas à être des donneurs de leçon, mais il est important de se poser les bonnes questions, d'être vigilant et lucide. Certaines choses m'indignent, me mettent en colère, et je le dis ! Ça ne sert à rien d'être gélatineux. Mais il ne faut pas confondre la contradiction et le contradicteur. Il s'agit de toujours avoir du respect. Même la personne qui vous pourrit la vie reste un enfant de Dieu...

Vous évoquez la place de la religion, et vous insistez sur le fait qu'elle ne doit pas être cantonnée à la sphère privée...

EdB : Le fait d'être croyant, agnostique ou athée, c'est une question d'itinéraire de vie. Par contre, la dimension spirituelle, l'intériorité sont une dimension essentielle de notre nature humaine. Il serait vraiment dommage de devenir des « analphabètes spirituels ». Chacun rencontre la joie, la peine, la justice, l'injustice, la souffrance, la mort, la victoire, l'échec... Si on n'a aucun lieu, aucune colonne vertébrale pour intégrer cela, alors, pour éviter l'angoisse, on va compenser

par la consommation, des comportements de dépendance ou, comme un enfant qui entre dans l'adolescence, se révolter et devenir le « homard » dont parle Françoise DOLTO, mou à l'intérieur, avec une carapace et des pinces. Et ça, c'est la porte ouverte au fondamentalisme ou à la politique identitaire. On se replie sur soi et on accuse l'autre, l'étranger, le « mécréant » d'être responsable de tout ce qui va mal.

La seule façon d'empêcher cela, c'est d'avoir une colonne vertébrale spirituelle. C'est ça qu'il faut apprendre aux enfants et aux jeunes. Et pour ce faire, il est clair que tous les grands vecteurs de spiritualité, tant la laïcité que les grandes religions, doivent avoir droit de cité dans l'espace public. Si on dit : « *C'est toxique, c'est de l'ordre du privé* », l'espace public est occupé par quoi ? La consommation. Et les seuls qui parlent sont les gens dangereux.

Pour moi, la spiritualité fait partie de l'éducation de manière essentielle. Je trouverais très bien que dans toutes les écoles, il y ait un lieu de silence où on peut entrer en soi-même. Même si personne n'y va, il est là comme un rappel, dans un monde de bruit, que le silence a sa place. Apprendre à faire silence est primordial, qu'on soit croyant ou non. Quand je rencontre des jeunes, je leur dis : « *Je ne vous demande qu'une chose : chaque jour, arrêtez-vous au moins 5 minutes. Je vous jure que si vous*

parvenez à le faire, votre vie va changer ! »

Il est important d'inviter les jeunes à creuser leur propre espace intérieur... Une société qui n'a pas cette « colonne vertébrale » est condamnée à imploser. ■

1. Collège du Monde Uni - www.fr.uwc.org

2. <http://ericdebeukelaer.be/>

3. www.cecinestpasunecrise.org

4. Le dernier en date, écrit avec Baudouin DECHARNEUX : *L'urgence humaniste. Plaidoyer pour une renaissance*, éd. Renaissance du Livre, 2016

